

compagnons les uns après les autres ; je leur parlai, je les exhortai, je leur fis comprendre les dangers d'une pareille expédition, en même temps que cette lâcheté de vous abandonner ! Je ne pus rien obtenir, même des meilleurs ! Le départ fut fixé au 22 février. Shandon était impatient. On entassa sur le traîneau et dans la chaloupe tout ce qu'ils purent contenir de provisions et de liqueurs ; on fit un chargement considérable de bois ; déjà la muraille de tribord était démolie jusqu'à sa ligne de flottaison. Enfin, le dernier jour fut un jour d'orgie ; on pillait, on saccageait, et ce fut au milieu de leur ivresse que Pen et deux ou trois autres mirent le feu au navire. Je me battis contre eux, je lutai ; on me renversa, on me frappa ; puis ces misérables, Shandon en tête, prirent par l'est et disparurent à mes regards ! Je restai seul ; que pouvais-je faire contre cet incendie qui gagnait le navire tout entier ? Le trou à feu était obstrué par la glace ; je n'avais pas une goutte d'eau. Le *Forerard*, pendant deux jours, se tordit dans les flammes, et vous savez le reste."

Ce récit terminé, un assez long silence régna dans la maison de glace ; ce sombre tableau de l'incendie du navire, la perte de ce brick si précieux, se présentèrent plus vivement à l'esprit des naufragés ; ils se sentirent en présence de l'impossible, et l'impossible, c'était le retour en Angleterre. Ils n'osaient se regarder, de crainte de surprendre sur la figure de l'un d'eux les traces d'un désespoir absolu. On entendait seulement la respiration pressée de l'Américain.

Enfin, Hatteras prit la parole.  
—Johnson, dit-il, je vous remercie ; vous avez tout fait pour sauver mon navire, mais, seul, vous ne pouviez résister. Encore une fois, je vous remercie, et ne parlons plus de cette catastrophe. Réunissons nos efforts pour le salut commun. Nous sommes ici quatre compagnons, quatre amis, et la vie de l'un vaut la vie de l'autre. Que chacun donne donc son opinion sur ce qu'il convient de faire.

—Interrogez-nous, Hatteras, répondit le docteur ; nous vous sommes tout dévoués, nos paroles viendront du cœur. Et d'abord, avez-vous une idée ?

—Moi seul, je ne saurais en avoir, dit Hatteras avec tristesse. Mon opinion pourrait paraître intéressée. Je veux donc connaître avant tout votre avis.

—Capitaine, dit Johnson, avant de nous prononcer dans des circonstances si graves, j'aurai une importante question à vous faire.

—Parlez, Johnson.  
—Vous êtes allé hier relever notre position ; eh bien, le champ de glace a-t-il encore dérivé, ou se trouve-t-il à la même place ?

—Il n'a pas bougé, répondit Hatteras. J'ai trouvé, comme avant notre départ, quatre-vingts degrés quinze minutes pour la latitude, et quatre-vingt-dix-sept degrés trente-cinq minutes pour la longitude.

—Et, dit Johnson, à quelle distance sommes-nous de la mer la plus rapprochée dans l'ouest ?

—À six cents milles environ (3), répondit Hatteras.

—Et cette mer, c'est... ?

—Le détroit de Smith.

—Celui-là même que nous n'avons pu franchir au mois d'avril dernier ?

—Celui-là même.

—Bien, capitaine, notre situation est connue maintenant, et nous pouvons prendre une résolution en connaissance de cause.

—Parlez donc, dit Hatteras, qui laissa sa tête retomber sur ses deux mains.

Il pouvait écouter ainsi ses compagnons sans les regarder.

—Voyons, Bell, dit le docteur, quel est, suivant vous, le meilleur parti à suivre ?

—Non, monsieur Clawbonny, lui répondit le maître d'équipage, il n'y a pas à songer ; il n'y a pas une pièce de bois intacte dont on puisse tirer parti ; tout cela n'est bon qu'à nous chauffer pendant quelques jours, et après...

—Après ? dit le docteur.

—À la grâce de Dieu ! répondit le brave marin.

Cet inventaire terminé, le docteur et Johnson revinrent chercher le traîneau ; ils y attelèrent, bon gré malgré, les pauvres chiens fatigués, retournèrent sur le théâtre de l'explosion, chargèrent ces restes de la cargaison si rares, mais si précieux, et les rapportèrent auprès de la maison de glace ; puis, à demi gelés, ils prirent place auprès de leurs compagnons d'infortune.

—Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, répondit le charpentier : il faut revenir, sans perdre ni un jour ni une heure, soit au sud, soit à l'ouest, et gagner la côte la plus prochaine... quand nous devrions employer deux mois au voyage !

—Nous n'avons que pour trois semaines de vivres, répondit Hatteras sans relever la tête.

—Eh bien, réprit Johnson, c'est en trois semaines qu'il faut faire ce trajet, puisque là est notre seule chance de salut ; dussions-nous, en approchant de la côte, ramper sur nos genoux, il faut partir et arriver en vingt-cinq jours.

—Cette partie du continent boréal n'est pas connue, répondit Hatteras. Nous pouvons rencontrer des obstacles, des montagnes, des glaciers qui barreront complètement notre route.

—Je ne vois pas là, répondit le docteur, une raison suffisante pour ne pas tenter le voyage ; nous souffririons, et beaucoup, c'est évident ; nous devrions restreindre notre nourriture au strict nécessaire, à moins que les hasards de la chasse...

—Il ne reste plus qu'une demi-livre de poudre, répondit Hatteras.

—Voyons, Hatteras, reprit le docteur, je connais toute la valeur de vos objections et je ne me berce pas d'un vain espoir. Mais je crois lire dans votre pensée ; avez-vous un projet praticable ?

—Non, répondit le capitaine, après quelques instants d'hésitation.

—Vous ne doutez pas de notre courage, reprit le docteur ; nous sommes gens à vous suivre jusqu'au bout, vous le savez ; mais ne faut-il pas en ce moment abandonner toute espérance de nous élever au pôle ? La trahison a brisé vos plans ; vous avez pu lutter contre les obstacles de la nature et les renverser, non contre la perfidie et la faiblesse des hommes ; vous avez fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, et vous auriez réussi, j'en suis certain ; mais, dans la situation actuelle, n'êtes-vous pas forcé de remettre vos projets, et même, pour les reprendre un jour, ne chercherez-vous pas à regagner l'Angleterre ?

—Eh bien, capitaine ! demanda Johnson à Hatteras, qui resta longtemps sans répondre.

Enfin, le capitaine releva la tête, et dit d'une voix contrainte :

—Vous croyez-vous donc assurés d'atteindre la côte du détroit, fatigués comme vous l'êtes, et presque sans nourriture ?

—Non, répondit le docteur, mais à coup sûr la côte ne viendra pas à nous ; il faut l'aller chercher. Peut-être trouverons-nous plus au sud des tribus d'Esquimaux avec lesquelles nous pourrions entrer facilement en relation.

—D'ailleurs, reprit Johnson, ne peut-on rencontrer dans le détroit quelque bâtiment forcé d'hiverner ?

—Et au besoin, répondit le docteur, puisque le détroit est pris, ne pouvons-nous en le traversant atteindre la côte occidentale du Groënland, et de là, soit de la terre Prudhoë, soit du cap York, gagner quelque établissement danois ? Enfin, Hatteras, rien de tout cela ne se trouve sur ce champ de glace ! La route de l'Angleterre est là-bas, au sud, et non ici, au nord !

—Oui, dit Bell, monsieur Clawbonny a raison, il faut partir, et partir sans retard. Jusqu'ici, nous avons trop oublié notre pays et ceux qui nous sont chers !

—C'est votre avis, Johnson ? demanda encore une fois Hatteras.

—Oui, capitaine.

—Et le vôtre, docteur ?

—Oui, Hatteras.

Hatteras restait encore silencieux ; sa figure, malgré lui, reproduisait toutes ses agitations intérieures. Avec la décision qu'il allait prendre se jouait le sort de sa vie entière ; s'il revenait sur ses pas, c'en était fait à jamais de ses hardis desseins ; il ne fallait plus espérer renouveler une quatrième tentative de ce genre.

Le docteur, voyant que le capitaine se taisait, reprit la parole :

—J'ajouterais, Hatteras, dit-il, que nous ne devons pas perdre un instant ; il faut charger le traîneau de toutes nos provisions, et emporter le plus de bois possible. Une route de six cents milles dans ces conditions est longue, j'en conviens, mais non infranchissable ; nous pouvons, ou plutôt, nous devons faire vingt milles (4) par jour, ce qui en un mois nous permettra d'atteindre la côte, c'est-à-dire vers le 26 mars...

—Mais, dit Hatteras, ne peut-on attendre quelques jours ?

—Qu'espérez-vous ? répondit Johnson.

—Que sais-je ? Qui peut prévoir l'avenir ? Quelques jours encore ! C'est d'ailleurs à peine de quoi réparer vos forces épuisées ! Vous n'aurez pas fourni deux étapes, que vous tomberez de fatigue, sans une maison de neige pour vous abriter !

—Mais une mort horrible nous attend ici ! s'écria Bell.

—Mes amis, reprit Hatteras d'une voix presque suppliante, vous vous désespérez avant l'heure ! Je vous proposerais de chercher au nord la route du salut, que vous refuseriez de me suivre ! Et pourtant, n'existe-t-il pas près du pôle des tribus d'Esquimaux comme au détroit de Smith ? Cette mer libre, dont l'existence est pourtant certaine, doit baigner des continents. La nature est logique en tout ce qu'elle fait. Eh bien, on doit croire que la végétation reprend son empire là où cessent les grands froids. N'est-ce pas une terre promise qui nous attend au nord, et que vous voulez fuir sans retour ?

Hatteras s'animait en parlant ; son esprit surexcité évoquait les tableaux enchanteurs de ces contrées d'une existence si problématique.

—Encore un jour, répétait-il, encore une heure !

Le docteur Clawbonny, avec son caractère aventureux et son ardente imagination, se sentait ému peu à peu ; il allait céder ; mais Johnson, plus sage et plus froid, le rappela à la raison et au devoir.

—Allons, Bell, dit-il, au traîneau !

—Allons ! répondit Bell.

Les deux marins se dirigèrent vers l'ouverture de la maison de neige.

—Oh ! Johnson ! vous ! vous ! s'écria Hatteras. Eh bien ! partez, je resterai ! je resterai !

—Capitaine ! fit Johnson, s'arrêtant malgré lui.

—Je resterai, vous dis-je ! Partez ! abandonnez-moi comme les autres ! Partez... Viens, Duk, nous resterons tous les deux !

Le brave chien se rangea près de son maître en aboyant. Johnson regarda le docteur. Celui-ci ne savait que faire ; le meilleur parti était de calmer Hatteras et de sacrifier un jour à ses idées. Le docteur allait s'y résoudre, quand il se sentit toucher le bras.

Il se retourna. L'Américain venait de quitter ses couvertures ; il rampait sur le sol ; il se redressa enfin sur ses genoux, et de ses lèvres malades il fit entendre des sons inarticulés.

Le docteur étonné, presque effrayé, le regardait en silence. Hatteras, lui, s'approcha de l'Américain et l'examina attentivement. Il essayait de surprendre des paroles que le malheureux ne pouvait prononcer. Enfin, après cinq minutes d'efforts, celui-ci fit entendre ce mot : — *Porpoise*.

—Le *Porpoise* ! s'écria le capitaine.

L'Américain fit un signe affirmatif.

—Dans ces mers ? demanda Hatteras, le cœur palpitant.

Même signe du malade.

—Au nord ?

—Oui ! fit l'infortuné.

—Et vous savez sa position ?

—Oui.

—Exacte ?

—Oui ! dit encore Altamont.

Il se fit un moment de silence. Les spectateurs de cette scène imprévue étaient palpitants.

—Écoutez bien, dit enfin Hatteras au malade, il nous faut connaître la situation de ce navire ! Je vais compter les degrés à voix haute, vous m'arrêterez par un signe.

L'Américain remua la tête en signe d'acquiescement.

—Voyons, dit Hatteras, il s'agit des degrés de longitude.—Cent cinq ? Non.—Cent six ? Cent sept ? Cent huit ?—C'est bien à l'ouest ?

—Oui, fit l'Américain.

—Continuons.—Cent neuf ? Cent dix ? Cent douze ? Cent quatorze ? Cent seize ? Cent dix-huit ? Cent dix-neuf ? Cent vingt... ?

—Oui, répondit Altamont.

—Cent vingt degrés de longitude ! fit Hatteras.—Et combien de minutes ? Je compte...

Hatteras commença au numéro un. Au nombre quinze, Altamont lui fit signe de s'arrêter.

—Bon ! dit Hatteras.—Passons à la latitude. Vous m'entendez ?—Quatre-vingts ? Quatre-vingt-un ? Quatre-vingt-deux ? Quatre-vingt-trois ?

L'Américain l'arrêta du geste.

—Bien !—Et les minutes ? Cinq ? Dix ? Quinze ? Vingt ? Vingt-cinq ? Trente ? Trente-cinq ?

Nouveau signe d'Altamont, qui sourit faiblement.

—Ainsi, reprit Hatteras d'une voix grave, le *Porpoise* se trouve par cent vingt degrés et quinze minutes de longitude, et quatre-vingt-trois degrés et trente-cinq minutes de latitude ?

—Oui ! fit une dernière fois l'Américain en retombant sans mouvement dans les bras du docteur.

Cet effort l'avait brisé.

—Mes amis, s'écria Hatteras, vous voyez bien que le salut est au nord, toujours au nord ! Nous serons sauvés !

Mais, après ces premières paroles de joie, Hatteras parut subitement frappé d'une idée terrible. Sa figure s'altéra, et il se sentit mordre au cœur par le serpent de la jalousie.

Un autre, un Américain, l'avait dépassé de trois degrés sur la route du pôle ! Pourquoi ? Dans quel but ?

(A continuer.)

## UN TRISTE DRAME

Un cruel événement a produit, hier, une profonde sensation, et a particulièrement affligé la population française de New-York. M. Jules Blanc, le musicien sympathique qui, il y a une semaine à peine, réunissait une nombreuse assistance à l'un de ses concerts bi-annuels à Tammany-Hall, M. Jules Blanc s'était brisé la cervelle, après avoir logé une balle dans la tête de sa femme, et une autre dans la tête de son petit garçon, âgé de trois ans et demi. Le pauvre enfant était mort instantanément ainsi que son père, et la mère était blessée mortellement.

M. Blanc habitait, avec sa femme et son enfant, l'étage supérieur de la maison No. 201, 33e Ouest, au coin de la 7e avenue, et avait près de lui son oncle âgé, M. Boulay, et sa sœur, Mme Vve Phillip. Une artiste française, Mlle Juliette Nault, qui lui avait prêté son concours à son dernier concert, occupait une chambre du même étage. Tout le monde était retiré et tout semblait calme dans la maison, lorsque, vers 11 heures 20 minutes, un coup de feu, accompagné d'un cri, attira l'attention des personnes voisines. Un second et un troisième coups suivirent immédiatement. On se précipita dans l'appartement, et un horrible spectacle s'offrit aux regards. M. Blanc, sa femme et son enfant étaient couchés dans le même lit, qui était inondé de sang. M. Blanc, de la main droite tenait encore un revolver et avait son bras gauche autour du cou de sa femme, qui elle-même tenait son petit garçon pressé contre elle. Mme Blanc seule respirait encore ; tous trois avaient une balle dans la tête.

Les cris et les coups de feu attirèrent trois officiers de police revenant du Gilmore Garden, et un instant après arrivèrent le Dr. Harney et le capitaine de police Washburne. Mme Blanc, qui avait à demi recouvré ses sens, a été transportée à l'hôpital de Bellevue, et les cadavres du père et de l'enfant ont été conduits à la

morgue. Hier soir, Mme Blanc était encore vivante, mais il ne paraissait y avoir aucun espoir de la sauver. La balle, qui avait pénétré du côté du front, n'avait pu être extraite ; on n'apercevait à la surface qu'un gonflement des tisseurs, avec un trou refermé au milieu. La malheureuse femme n'avait pas entièrement perdu le sentiment ; dans la journée, elle avait reconnu les amis qui étaient venus la visiter, et, quoique ses idées fussent très-confuses, elle se plaignait distinctement de douleurs sourdes dans la tête qui, disait-elle, l'empêchaient de dormir. L'opinion des personnes qui lui donnaient des soins était qu'elle ne pouvait survivre au-delà d'un jour ou deux.

À côté du lit fatal gisait sur le parquet, lorsque le triste drame a été découvert, une lettre de la main de M. Blanc, qui écrivait à l'aide des procédés à l'usage des aveugles ; elle était ainsi conçue :

"29 septembre 1876.—Je déclare que je suis le seul auteur de ce drame. J'aimais ma femme et elle m'aimait aussi. Moi et elle pouvons seuls juger la cause qui m'a conduit à cet acte de désespoir, et comme nous ne voulions pas laisser notre enfant orphelin, j'ai préféré qu'il nous suive. Je suis le seul coupable. Que ceux qui nous jugeront ne soient pas trop sévères. Je laisse à mon oncle et ami Boulay tout ce qu'il y a dans cette maison, et je le prie de ne pas oublier ma sœur. Mon plus grand désir est que nous soyons enterrés ensemble, ma femme, mon enfant et moi, sans dépense et sans appareil. Je désire aussi que M. Sergent veuille bien s'occuper de mon oncle. "J. BLANC."

Cette lettre, comme on peut le voir par la date, était écrite depuis deux jours. Le malheureux avait donc longtemps été aux prises avec le désespoir avant de se décider à l'acte terrible qu'il a consommé. Un dissentiment sérieux existait entre sa femme et lui. Depuis l'an passé, elle était attachée à la troupe d'opéra bouffe de Mlle Aimée, et elle l'avait suivie dans ses récents voyages. Ces absences prolongées causaient un profond chagrin à M. Blanc, que son infirmité privait de toutes consolations, et à qui un intérieur affectueux pouvait seul rendre la vie supportable, et il avait espéré que sa femme ne s'éloignerait plus de lui. Cependant, les nécessités étaient pressantes, et les quelques leçons de musique que donnait le pauvre aveugle ne suffisaient pas à soutenir la famille. Mme Blanc croyait donc devoir continuer ses services au théâtre, et insistait pour suivre de nouveau la compagnie, qui est repartie pour Philadelphie. Il semblerait que M. Blanc avait fini par consentir à ce départ, car les malles de Mme Blanc avaient été expédiées. Que s'est-il passé ensuite ? On l'ignore. Le drame de la nuit de dimanche a seul révélé le dénouement.

M. Blanc était âgé de trente-huit ans, et sa femme de vingt-huit. Il était natif de Marseille. Ayant reçu une bonne éducation, il s'était consacré à la marine et l'avenir semblait lui sourire. Mais à la suite d'un naufrage, il fut privé de la vue, et la carrière lui fut fermée. Ce fut peu de temps après que, poussé par le besoin, il résolut de venir en Amérique, où les humiliations de la misère lui paraissaient moins dures à porter. Son existence dans les commencements fut soumise à de rudes épreuves. Excellent musicien, pianiste et compositeur, il chercha à tirer parti de ses talents, mais à quel prix ! Conduit par sa femme dévouée, instruite elle-même et bien élevée, il allait dans les maisons publiques, et chantait en s'accompagnant de l'acordeon. Une vive commiseration s'attachait à lui, et il vivait tant bien que mal du produit des collectes qu'il faisait. Peu à peu, grâce aux sympathies et au respect qu'inspirait son infortune, sa position s'éleva ; il trouva quelques rares leçons ; enfin, il donna des concerts qui, graduellement, devinrent populaires. Mais ces ressources étaient encore très-limitées, et la fatalité voulut que son concert du printemps dernier et celui de cette saison encore, ne couvrirent guère au-delà des frais, par suite du temps horrible qu'il faisait ; et c'est, comme on l'a vu plus haut, devant les menaces d'un hiver rigoureux, avec des moyens d'existence insuffisants, que Mme Blanc avait résolu de s'éloigner encore une fois de son mari et de son enfant.

On sait le reste ; la sainte pitié fera pardonner à ce malheureux l'acte de désespoir auquel il s'est laissé entraîner. Jules Blanc avait de nombreux amis que sa fin a profondément émus, et qui, malgré les arrières-pensées qui s'attachent toujours au suicide—et malgré la responsabilité de deux existences sacrifiées avec la sienne, conserveront toujours le respect de sa mémoire.

—Un mot vieux de cent cinquante ans, mais qui n'en est pas moins toujours drôle :

Le roi Louis XV, dit *le Bien-Aimé*, passait par je ne sais quelle ville du Nord de la France. La foule amassée criait : —Vive le roi !

Tout à coup une vieille femme perça le rang de soldats qui faisaient cortège au roi, en criant :

—Laissez-moi le voir, laissez-moi le voir !

Louis XV s'arrêta, laisse approcher la vieille femme, lui adresse quelques mots avec une familiarité bienveillante, puis continue sa route.

Alors la vieille, avec toute la ferveur de saint Siméon :

—Merci, mon Dieu ; je l'ai vu. Maintenant il peut mourir.

LA PROSTRATION NERVEUSE est presque toujours causée par un travail intellectuel excessif, et qui mine les forces du cerveau. Pour tous ces cas, rien n'égale les PILULES NERVE-TO-NIQUES DE WINGATE.

(3) Deux cent quarante-sept lieues environ.

(4) Environ huit lieues.